

Pierre Johan Laffitte *ad familiares*

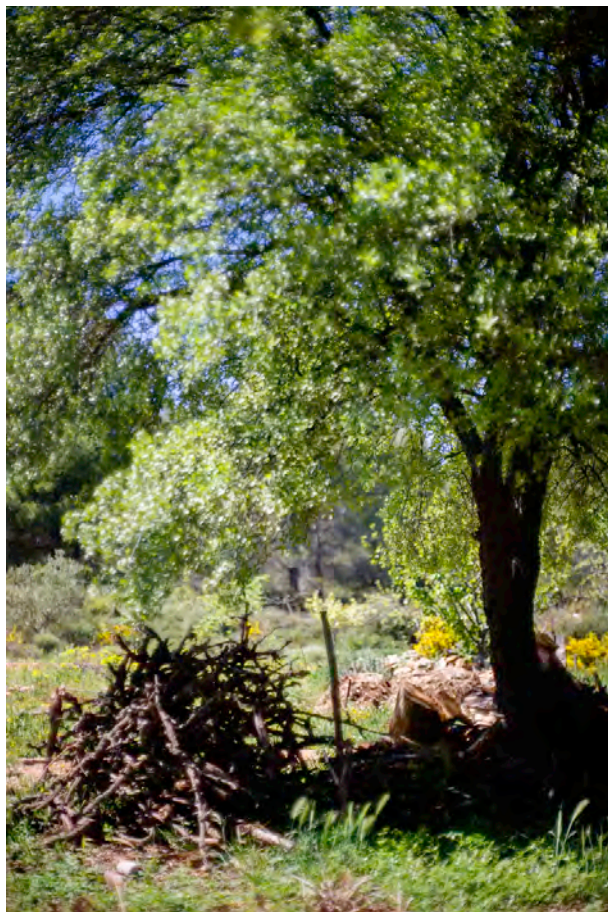
Bergerie



Photographies prises à La Bergerie en août 2007, décembre 2008 & avril 2016

Pierre Johan Laffitte *ad familiares*

Bergerie





Ad familiares
Partage des arrières-pays



Continuité des pères
Août 2007

Comment exprimer aux autres qu'on les aime ? Comment le leur dire alors que certains ne sont plus ? Cette question commence à trouver une place dans mes photographies. Jusqu'à il y a peu, d'autres questions la contenaient, la savaient présente, mais sans lui laisser l'espace suffisant pour être autre chose qu'un horizon en attente.

Comment demeurer fidèle à ce que l'on voit d'eux et de leur arrière-pays, sans déformer les justes proportions des paysages et de leur émotion ? Sans emphatiser hors de mesure ce qui ne vaut qu'à sa place quotidienne dans l'ordre des jours et des gestes ?

Comment adopter en photographie ce que les Anciens appelèrent un style moyen, loin du grand style sublime, et un style bas, sans être abaissant ? Comment se mettre à la juste hauteur des choses humaines, à ras de cette terre où l'humilité n'a pas pour destin l'humiliation ? Où la profondeur n'est pas interdite à voir dans la surface cultivée du quotidien de gens bien ? Comment écrire les êtres aimés dans un langage simple qui leur rende hommage en les aimant sans complaisance ? Comment leur écrire, partageant et poursuivant ainsi auprès d'eux une méditation commencée dans la solitude d'une technique de la lumière et du découpage ?

Ces questions demeurent, sans réponse préfabriquée qui me protégerait de l'angoisse d'être nu dans le réel. Embarrassante, cette angoisse sans entrave. D'elle naissent pourtant mes images, et les mots qu'elles cristallisent ou engendrent.

Mais, tout aussi seule et forte, l'évidence des lieux, des êtres, des senteurs et des sons.

Ces deux évidences, que rien ne force à avoir quelque chose en commun, frayent dans un même corps tâtonnant. Et leur rencontre hasardée vient piquer un point, qui fait photographie.

*

En marchant au milieu des terres de la Bergerie, une autre évidence habite ma tête : comment ignorer la présence sous-jacente à ces paysages si sculptés ?

Ces collines ne sont pas la nature, mais la douceur de l'églogue, la bucolique qui n'est plus une arca-

die, mais la construction rustique d'une existence qui ne se soumet pas à l'étroitesse du négoce et accepte d'en payer le prix exact, celui de toute vie modeste qui vaut l'or libre du temps.

Une aire restreinte fabriquée comme un pré au cœur des vignes et des pins, sans fin ni démesure. Une mer olive au milieu des terres, et tous nos rivages en elle.

Ces paysages, qui ne sont pas la nature inhumaine, forment notre arrière-pays.

Un arrière-pays reste enfoui, archaïque, ancestral, transversal à tout âge. Il est l'invisible fond depuis lequel, traversant les différentes couches de couleur, se décide la lumière. De ce fond naît non pas la couleur des choses, mais sa qualité, sa tonalité rouge ou or, ce bleuté que l'on trouve à certains jours alors que rien pourtant ne le reflète. Il n'est pas informe, il est ce qui aide les êtres à prendre forme. Les peintres italiens représentent souvent cet arrière-pays sous la forme de paysages que, dans le fond de leurs toiles, on n'aperçoit qu'entre des figures au premier plan : leur est ôté un prestige qui leur serait fatal, celui d'une bordure nette.

Quelle naïveté de croire photographier un arrière-pays aussi immédiatement que je peux en ressentir la présence, la peau caressée par l'air, la chaleur et mes réminiscences. Je ne sais pourtant rien faire d'autre : à mes moments de photographie, pas de motif, pas de « sujet », ou alors si peu — rien que de flottant, entre l'ombre des oliviers et le vent que peignent les aiguilles des pins.

Au milieu coule une famille, les Baccou. Mais cette famille elle-même n'est pas ici présente comme le « sujet » qui rassure tant de photographes et d'amateurs*. Peut-être est-elle présente comme un thème, une mélodie dans l'air qui irrigue les collines autour de la Bergerie, et sur laquelle mes visites consti-

* Au demeurant, les vrais sujets, ces visages et leurs constellations intimes qui ne me regardent pas, demeurent, irréductibles, par-delà toute parole et par-delà tout discours. D'ailleurs, régulièrement je « rate le sujet » : je retarde sur presque tous les instants significatifs. Vergogneuse, ma maladresse tente de se rattraper, mais se fait brusquerie. Elle est aux antipodes de la douceur avec laquelle Patrici, digne rejeton Baccou dans la branche photographique, maîtrise l'art délicat et la technique sans détours pour capter dans la légèreté des apparences toute la qualité des êtres, qu'il sait voir vivre sans cesser lui-même de vivre — ce qui est rare.

tuent autant de variations. Surtout, cette famille est aujourd'hui la destinataire de ces images qui ne la figent pas, pas plus que je n'ose les fixer du regard : elle est ce regard à qui je tends enfin ces images, comme les lettres lentes et longues qu'écrivaient les Anciens à leur amis et proches, leurs *familiares*.

L'arrière-pays des Baccou porte singulièrement la douceur. Leur univers distille cette qualité comme la lumière d'ambre du grenache qu'ils cultivent pour leur consommation domestique. L'ouverture de la famille, par-delà les filiations et au-delà des langues et des cultures, crée une domesticité à la senteur occitane, une aire offrant en partage aux autres, d'où qu'ils viennent, son air familial.

Une éthique rayonne de ces gens chez qui le sang ne clôt rien.

Cet arrière-pays qu'incarne la Bergerie de la famille Baccou, mon père y reconnut toujours une part du sien.

Notre ami Patrici, l'aîné des enfants Baccou, aima René. Cependant il ne s'en est pas fait un père, seulement un repère — et lequel... —, dans son parcours. Car un père, il en a un, qui l'a fondé, et qui taille aujourd'hui ses champs d'oliviers en laissant ses deux fils et sa fille s'occuper des vignes.

Patrici et moi partageons le bonheur de ne pas avoir eu besoin de nous chercher des pères de substitution. Les nôtres ont suffi à un tranquille taux d'identité. Pas de besoin de les tuer magiquement en nous enfuyant loin d'eux ; encore moins celui de tourner en rond dans leur cercle ; tout aussi peu le constat de ne rien leur devoir d'autre que la vie, et de n'avoir jamais eu au fond grand-chose à leur dire. Seul et libre, le désir d'hériter de leur geste, d'en faire un viatique efficace pour notre propre cheminement sans mode d'emploi écrit d'avance.

*

Je tiens encloses presque toutes mes images, pour certaines depuis vingt-cinq années. On me reproche souvent de ne presque jamais les montrer.

Ces images dorment depuis longtemps dans la pénombre, entreposées par mon regard, pressé de repartir sauver du néant quelques rayons pauvres de lumière. Pressé de retourner toucher le monde pour

vérifier que je sais être présent et fidèle à ce temps qui passe si lentement, parfois indulgent au point de m'attendre un peu, et parfois pas. Ce travail d'engrangement fut le seul devoir qui, vingt-cinq ans durant, suffit à épuisier à chaque coup l'urgence de ma photographie.

Les autres, j'ose à présent, et il est tard, parfois trop tard, achever l'effort de leur exprimer ces traces que nos rencontres, nombreuses sans qu'aucune soit oubliée ni confondue, ont imprimées dans une cire demeurée tendre, et qui doit bien finir par être moi.





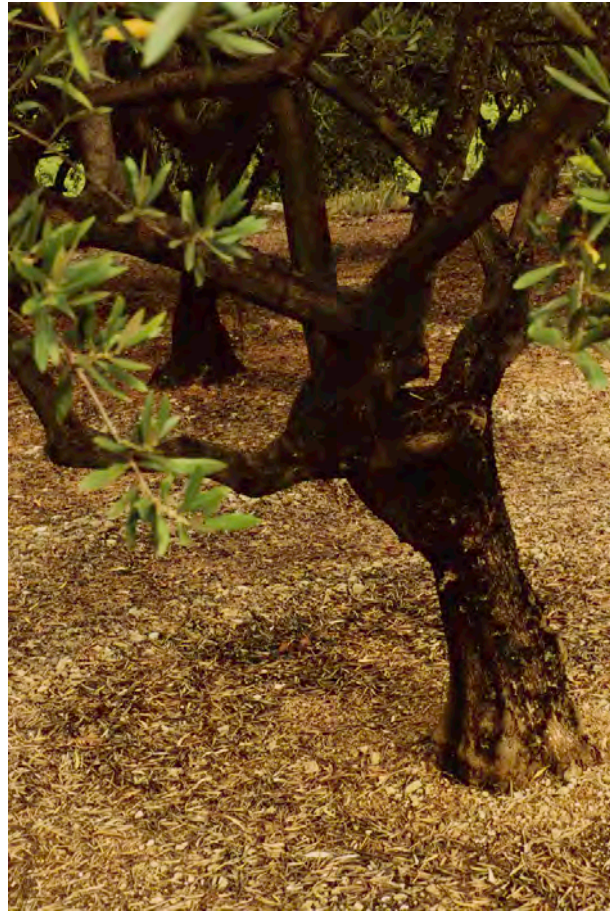
Ambre
Du jadis pris dans la lumière
Août 2007























Passèrent des hivers



décembre 2008



Le milieu des terres











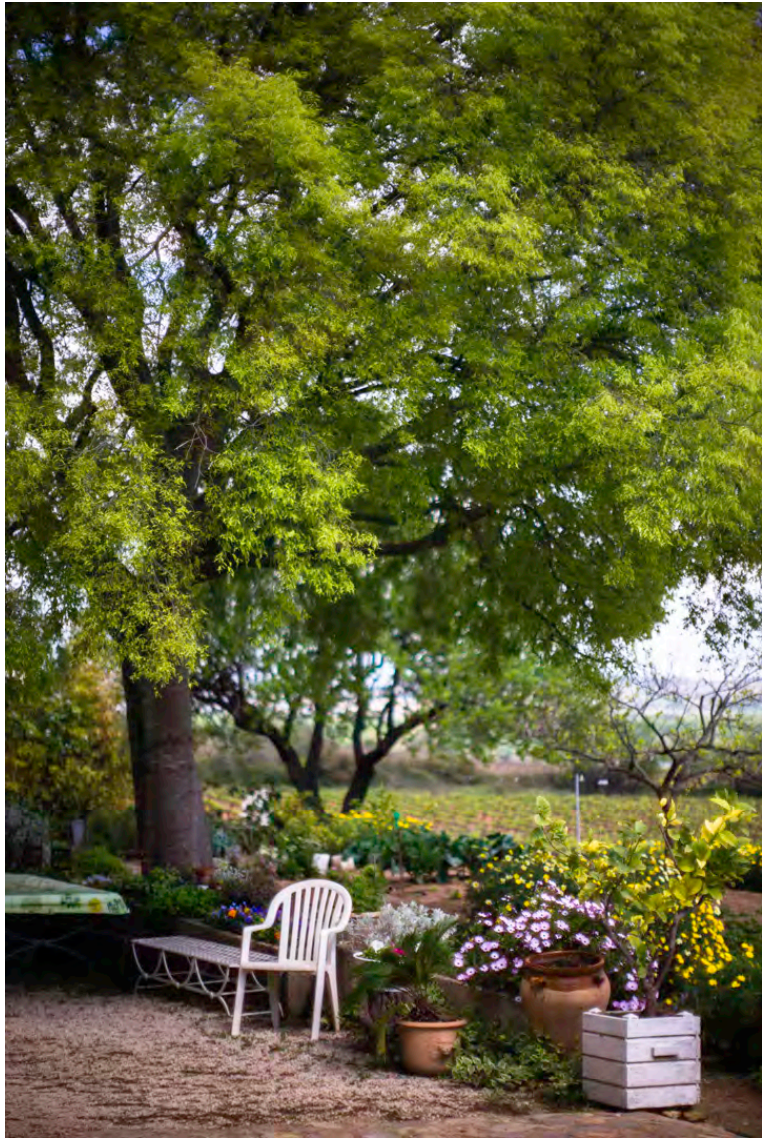
Otium
De l'échange











Hortus







Oikos









Rien de trop

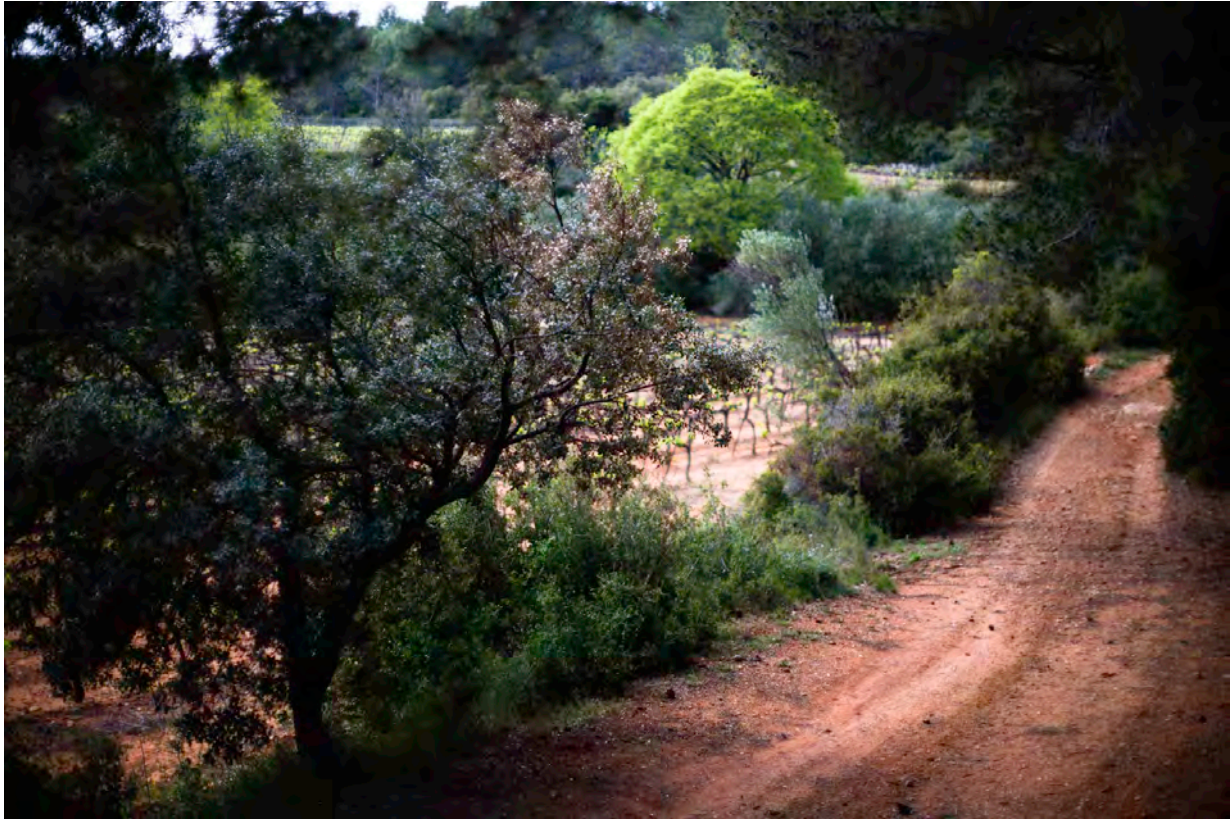








Le cœur plein









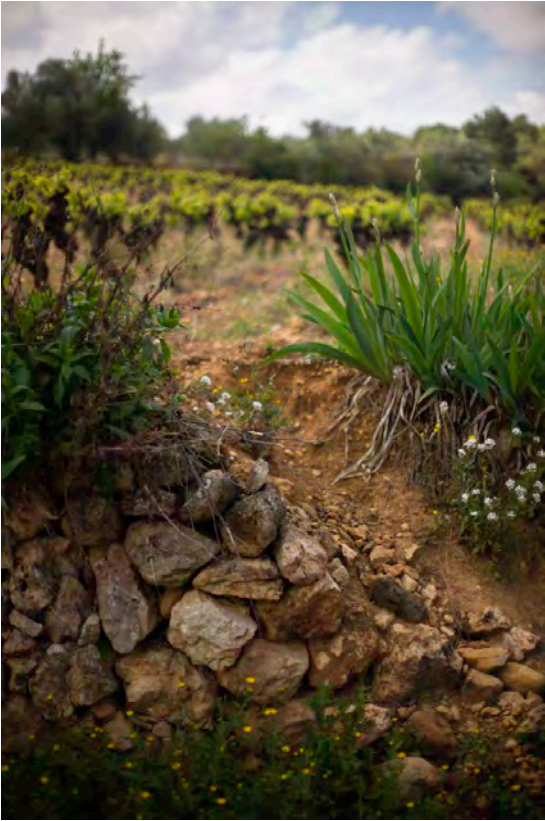
Humilis













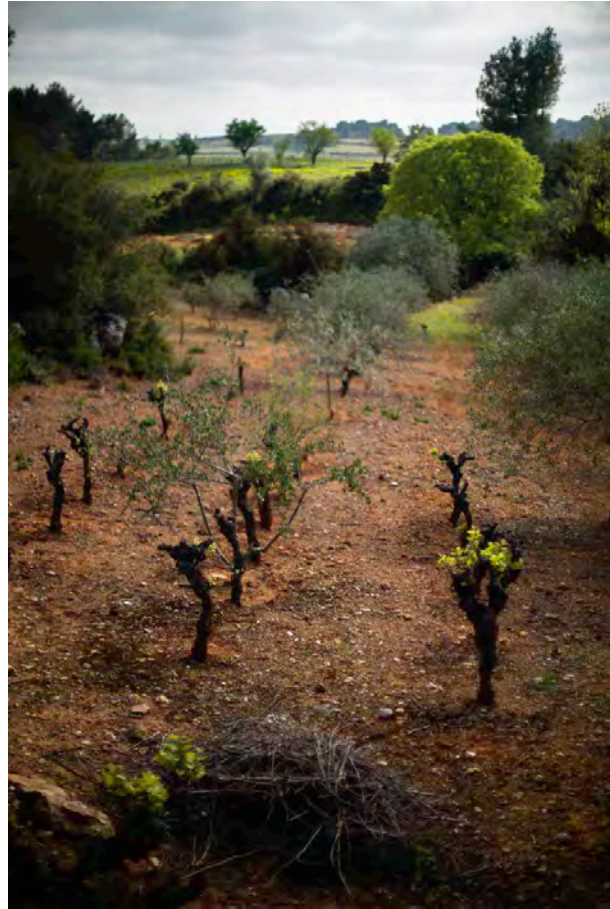


Aurea mediocritas



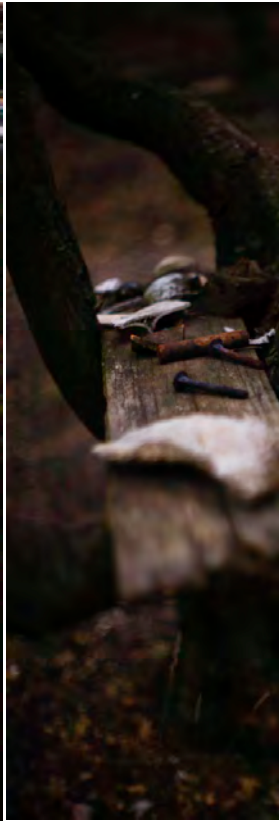








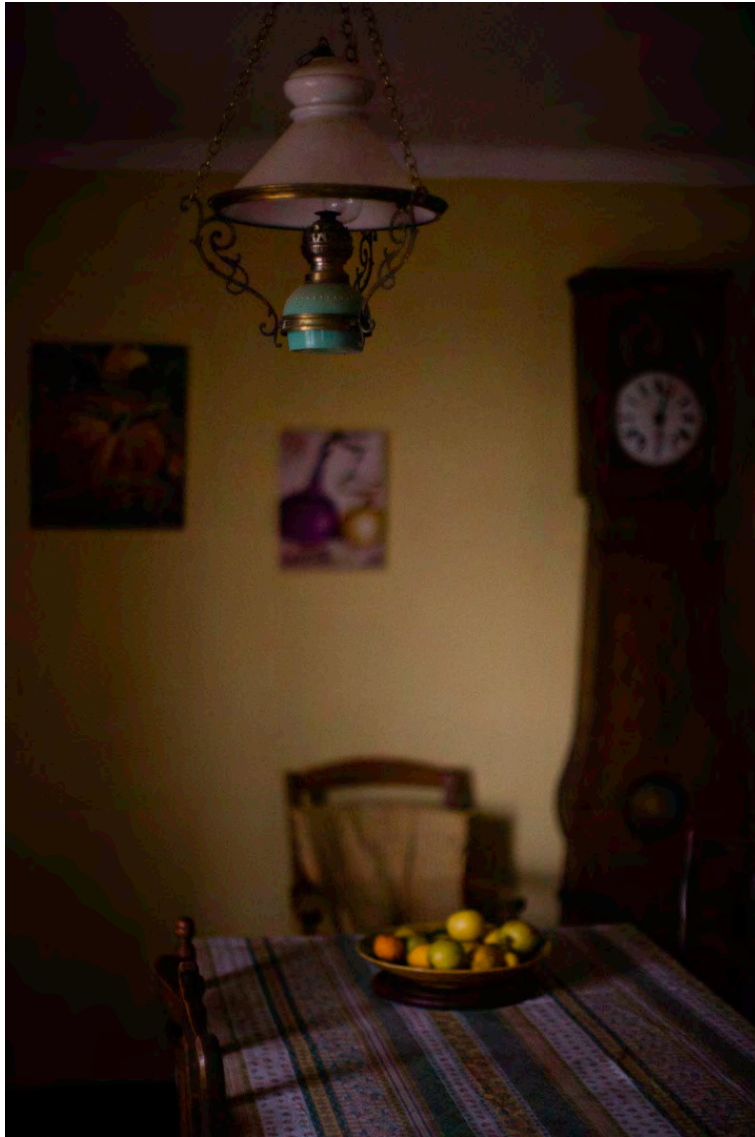
















Cueillir du jour























